



Au XXI^e siècle, le temps des femmes et les saisons de leur corps

In the 21st century, the time for women and the seasons of their body

Mots clés : Image, Société, Sein, Temps des femmes, Corps des femmes.

Keywords : Image, Society, Breast, Woman's times, Woman's body.

M. Lachowsky ⁽¹⁾

L' image de la femme est-elle si différente en notre tout jeune siècle ? D'abord en noir et blanc puis en technicolor et en quadrichromie aujourd'hui, cela change-t-il fondamentalement les choses, est-ce mieux ou moins bien ? Quelle image d'ailleurs, une amoureuse, une mère éplorée sur un monument aux morts ou au commissariat pour y chercher son enfant, une publicité pour une crème anti-âge ou pour des tampons hygiéniques, une femme d'affaires ou encore un sex-symbol ?

“Les courtisanes, nous les avons pour le plaisir, les concubines pour les soins de tous les jours, les épouses pour avoir une descendance légitime et une gardienne fidèle du foyer” Ainsi s'exprime un orateur athénien de la seconde moitié du IV^e siècle avant notre ère, le fameux Démosthène.

Oui, la femme d'aujourd'hui est capable d'assumer tous ces rôles, et d'autres encore selon les moments et les événements de sa vie, mais à quel prix ? La société lui reconnaît un cerveau capable de discrimination et de réflexion, une pensée personnelle, même contenu dans un corps inspirant le désir et sans lui en tenir trop rigueur. Autrement dit, elle a gagné le droit de continuer à porter et élever des enfants tout en œuvrant dans tous les domaines, mais en général avec deux nouveaux paramètres : un sentiment de culpabilité et le devoir d'être la meilleure, les deux se combinant pour se potentialiser.

Et pourtant, c'est bien en 1883 qu'un homme amoureux écrivait à sa belle : *“La loi et la coutume doivent donner à la femme beaucoup de droits dont elle a été privée mais sa situation demeurera ce qu'elle fut toujours, celle d'une créature adorée dans sa jeunesse, et d'une femme aimée dans sa maturité”*. Mais Freud ne s'est-il pas toujours demandé *“Que veut la femme ?”*

Alors hier, aujourd'hui, ne s'agit-il pas du temps ? Les temps de la femme sont plus ou moins liés à son âge, mais se superposant, ils s'y ajoutent. À ce marqueur du temps passé qu'est le compte des années s'ajoutent les marqueurs spécifiques de la féminité, le sang, son rythme ou sa disparition,

1. Service de gynécologie obstétrique du Pr P. Madelenat, CHU Bichat, Paris.

et la fécondité, possible ou impossible, mais toujours en arrière-plan pendant ces décennies, ces trente glorieuses qui, de la jeunesse au milieu de la vie, constituent ce que la médecine qualifie de “période de vie génitale active”. De la puberté à la ménopause tout va s’inscrire dans et sur le corps de la femme, laissant des traces parfaitement différenciables de celles de l’âge, mais qui s’y additionnent, ce qui grève encore le budget.

Il est vrai que l’instauration du rythme va changer la petite fille en jeune fille, selon une formulation un peu désuète, alors que le corps des garçons ne connaît pas cette ouverture. Les premières “pollutions” nocturnes sont certes des marqueurs, mais peut-être plus d’une continuité que d’un changement. Les garçons n’ont pas dans notre société, dont le médecin de famille disparaît peu à peu, de station dans ce parcours initiatique qu’est l’adolescence, et les gynécologues, partenaires privilégiés des filles, ne savent sans doute pas assez la difficulté de cet âge d’avant l’âge d’homme. Si la puberté fait au garçon un autre corps capable d’engendrer, elle donne certes à voir et à entendre sa nouvelle virilité, mais aucun repère – sauf peut-être sa voix ! – n’aura vraiment balisé son parcours d’amant ou de père.

Mais notre adolescente, ce “commencement d’une femme dans la fin d’un enfant” selon Victor Hugo ? Eh bien, elle est fille. Elle a su qu’elle était fille bien avant la puberté. À sa naissance, son père et sa mère l’ont reconnue comme telle. Son sexe n’était pas visible comme celui de son père ou de ses frères. Le sien était à l’intérieur lui avait-on dit, comment le croire ? Sa mère avait des seins, pas elle. Elle les lui enviait, lui en voulait de ne même pas lui en avoir donnés. Et puis, d’année en année, les alternances d’amour et de haine envers soi et les autres, le modelage de sa position sociale de fille dans son environnement l’amènent à la période pubertaire et à ce qu’elle donne à ressentir et à voir, métamorphoses attendues par toutes les filles et toutes les mères, mais redoutées ou espérées selon les cas. La puberté se définit généralement par l’apparition des règles, première apparition de ce sang qui la rend encore plus différente, ce rouge fil conducteur qui va, par sa présence ou son absence ponctuer toute sa vie de femme. Mais auparavant, le corps et l’esprit de la petite fille ont été travaillés à bas bruit par ses sécrétions hormonales, et elle en a pris conscience avec plus ou moins de précocité, plus ou moins d’intérêt, plus ou moins de gêne physique aussi. Et on lui apprendra qu’il ne s’agit là que d’un prélude, la douleur – que les petits garçons doivent nier en refoulant leurs larmes – va bientôt faire normalement partie de ses sensations. Arrive le coup d’éclat des règles, l’enfance va accoucher de l’adolescence, avec ou sans douleur. Ce n’est certes pas encore tout à fait l’adolescence, c’est la nubilité, se sent-elle autre, se sent-elle femme déjà ?

Revenons au calendrier. Les jeunes années voient les anniversaires se compter en bougies sur un gâteau où il reste encore beaucoup de place libre pour le temps à venir. Plus tard, avec le temps pourrait-on dire, l’argot nous rappelle que l’âge nous balaye vite dans la cour des grands et encore plus vite dans la cour des vieux. De trente à cinquante balais, où a passé le temps, où l’a-t-on perdu ? De le retrouver il n’en est pas question, mais peut-être de le trouver enfin, ce temps que l’on a laissé filer, filer par les Parques qui le mesurent à leur façon, sans jamais nous donner d’autre décompte que celui de l’amont, de l’avant. Encore cinq minutes monsieur le bourreau, combien en reste-t-il, et que faire de ce douteux privilège : nous sommes seuls à savoir que notre temps est compté, mais dans quel grand livre de nos comptes et mécomptes est-ce inscrit ? Temps passé, temps retrouvé, comment retrouve-t-on le temps ? Ne s’agit-il pas toujours d’un autre temps ? Et s’il s’agit plus de la personne que du temps, est-elle toujours la même, n’avance-t-elle pas dans son temps à elle ? S’il n’est pas perdu pour elle, ce temps, comment peut-elle le retrouver ? Car là est le vrai problème, ou du moins ressenti comme tel : passée, retrouvée, est-elle vraiment passée et retrouvée, ne serait-elle pas plutôt passée comme une passante ? Retrouvée peut-être mais ô combien différente, passée

comme fanée, passée comme démodée, non pas retrouvée tout au plus trouvée, mais sans retour possible à un état antérieur ? Léonard de Vinci, l'artiste mais aussi le mathématicien, ne disait-il pas qu'il n'est aucune chose qui aille plus vite que les années ?

Le temps ? Rapide ou lent, mais toujours rythmé pour le deuxième sexe, notamment par les grandes scissions de la sexualité contemporaine qui, selon l'historienne Anne-Marie Sohn, ne sont pas aussi tranchées que nous aimerions les imaginer. Pour elle comme pour Georges Duby, l'historien s'arrête au seuil de la chambre à coucher et l'alcôve est heureusement loin d'avoir livré tous ses secrets. Mais 1968 ne leur paraît pas l'an I de la liberté sexuelle. Moins une rupture qu'un lent processus, cette libéralisation des mœurs serait restée ignorée car longtemps tue et cachée avant d'être enfin bruyamment proclamée ou plutôt revendiquée. De la Belle Époque au milieu du XX^e siècle la remise en cause du conformisme puritain et de son carcan moral est en marche et se fait à bas bruit. N'oublions pas, comme le fait remarquer Alain Corbin, que seules deux catégories d'individus, tous masculins, étaient susceptibles d'acquiescer un avoir sur la vie sexuelle des femmes : les confesseurs et les médecins. Et si le secret de la confession nous prive de documents, les médecins, eux, rapportent, expérimentent et écrivent, comme Félix Roubaud sur la frigidité, Ambroise Tardieu ou les Morel, sexologues avant la lettre, malgré leur impossibilité à séparer le physique du moral.

À la Libération, en 1945, les femmes ont le droit de vote et apparaît le temps du flirt, les choses s'accélèrent : en 1950, selon l'enquête d'Alain Girard, 50% des filles ne sont plus vierges lors de leur mariage. Quel courage, ou quelle inconscience, ou quelle habileté, ou quelle passion pour passer outre le risque et la peur omniprésente de la grossesse. Et n'oublions pas que seules les femmes avaient "fauté", terme qui a disparu de notre vocabulaire ! En 1972, Pincus est arrivé, sa pilule aussi, l'hymen de 90% des filles n'est plus intact lors de leur hyménée... mais est-ce aujourd'hui une reprise par les hommes de leur maîtrise, une sorte de réponse à la contraception avec l'apparition de produits les rendant sexuellement actifs à tout moment, produits qui étaient censés agir sur leur cœur ?

Mais revenons à la sexualité, dont selon Jean-Didier Vincent : "*Aucun scientifique ne peut prétendre en toute bonne foi savoir exactement à quoi sert le sexe et pourquoi il existe... mais de toutes les inventions introduites par la vie, l'une des plus diaboliques est certainement celle du sexe.*"

La sexualité, toile de fond indispensable à la survie de l'espèce, est peut-être la forme de communication la plus ancienne, celle par qui la socialisation est arrivée, l'inter corps avant l'Internet, cet échange sur une autre toile... Elle s'intègre donc dans un ordre social qu'elle trouble toujours. Toutes les sociétés connues se sont donné pour tâche de la réguler selon des structures plus ou moins identiques (prohibition de l'inceste, mariage ou substituts, éducation), mais la sexualité déborde toujours. Langage des corps dont elle change les rôles, délicieuse et dangereuse, elle défraie la chronique et effraie les institutions par une force fantasmée résistante et irrésistible à la fois.

Excès menaçants, légalités menacées, cette permanente imbrication du sexuel dans le social et inversement est considérée par les sociologues comme un des aspects les plus typiques de la condition humaine. Imbrication aussi pour nous du sexuel dans le médical, ou plutôt du médical dans le sexuel, qui va plus loin, ou tout à fait ailleurs, que le contrôle même mal vécu ou un peu castrateur, des débuts d'exploration d'un retard à la fertilité. Notamment dans le traitement de l'infertilité comme dans celui des troubles sexuels, à quoi le médecin assiste-t-il sinon à un assemblage sexué, mais peut-être pas sexuel. Voyeur mais aussi quelque peu voyant, du moins dans l'esprit de nos patients et le corps de nos patientes, tiers à la fois inclus et exclus, mais investi d'un savoir et surtout d'un pouvoir quasi-magique, comment se situer dans cette forêt que cache l'arbre d'une science triomphante ? Sexualité, fertilité et longévité, que de crimes on commet en leur nom, comme le disait madame Roland, pour la liberté !

Au fond quel intérêt tout cela a-t-il, quand ce qui compte vraiment ce sont les méfaits du temps, les méfaits visibles et palpables sur les visages et les corps, dans notre société où ces dommages collatéraux de notre longévité sont fort mal tolérés. Nos contemporains supportent de moins en moins bien la pesante graisse et la ride vélocité que Juliette Gréco moquait si bien dans son jeune temps. Mais soyons juste, cela ne date pas d'aujourd'hui. Relisons les phrases que Colette prête à Chéri, en 1926, dans *“La fin de Chéri”* : *“Comment cela lui est-il arrivé d'être vieille ? Tout d'un coup, un matin ? Ou peu à peu ? Et cette graisse, ce poids dont gémissent les fauteuils ? Est-ce un chagrin qui l'a changée ainsi, et déséxuée ?”*

Léa, qu'il regarde de cet œil critique, a la cinquantaine... Notons tout de même qu'à cette époque Colette vivra une liaison de 5 ans avec son beau-fils de 17 ans, alors qu'elle en a 47. Rayonnement intérieur, visible de l'extérieur (il n'est pas défendu de le penser !), compensant ce que l'âge a terni, ce changement des formes et des couleurs dessinées sur les formes féminines par les avatars hormonaux ainsi que par ce cadeau empoisonné de la médecine, cette fameuse longévité.

Perdre sa ligne après des grossesses, ou à la cinquantaine sous les coups conjugués de l'âge et de la ménopause, voilà ce que ne compense pas une plus longue ligne de vie, bien au contraire. Notre société se livrerait-elle volontiers aux bons soins d'un Dr Faust, penserait-elle que si la santé n'a pas de prix mais un coût, la beauté a sûrement un coût mais pas de prix, elle est sans prix car elle est elle-même le prix le plus convoité, rien n'est trop pour l'obtenir, tout est justifié pour la garder. On irait jusqu'à négliger la sagesse des nations, qui conseille de se munir d'une très longue cuillère pour dîner avec le diable. La beauté, vous avez dit la beauté ? Mais ne parlions-nous pas plutôt de la jeunesse ? Bien entendu, mais n'est-ce pas la jeunesse et son rayonnement opposée à la vieillesse et sa dégradation qui est de nos jours le paradigme de la beauté ? Éclatante opposée à terne, ferme à flasque, tendue à ridée, lourde à légère, peau de pêche à pomme de reinette, tout se gâte, tout se gâche avec l'âge. Rien d'étonnant à ce que nos contemporaines, mais aussi nos contemporains, rêvent d'éternelle jeunesse et aux moyens de conserver cette richesse, cet immense privilège qu'est la beauté selon Cocteau. Mais alors, si c'est un privilège, cela ne peut être que l'apanage de quelques-uns et non de tous... sauf si justement on dote la jeunesse de toutes les qualités dont celle-là, et si a contrario on juge qu'il ne peut y avoir de beauté que dans la jeunesse, voilà donc plusieurs inconnues pour des équations pas si modernes que cela. D'où cette exigence, cette demande de gestes et de formules magiques qui d'AHA à DHEA, de bistouri en laser, de régime en régime, permettront de retarder l'échéance, de se leurrer soi-même plus encore que de leurrer les autres sans toutefois pouvoir oublier que Chronos-le-comptable ne laissera que ruines le jour où il chargera le facteur temps de présenter la note. *“Si tu crois qu'ça va, qu'ça va durer toujours”*, disait Queneau... Non, personne ne le croit, mais si on remplace toujours par longtemps, pourquoi pas ?

L'erreur serait de croire ce culte de la jeunesse totalement nouveau. Non, mais il est différent : il dénie toute valeur à la vieillesse, refusant même le mot pour le remplacer par des découpages en tranches numérotées que notre longévité modifie sans cesse, et il célèbre aussi l'avènement d'une pensée médicale tournée autant vers la bonne santé que vers la mauvaise. En fait, les femmes elles-mêmes changent la donne, et déjà au lendemain de la Première Guerre mondiale, elles se sont adressées aux instituts de beauté et à la chirurgie esthétique. Celle-ci, comme tant de techniques chirurgicales, est sans doute née dans les hôpitaux militaires, inspirée par la nécessité de réparer les *“gueules cassées”*. *“Dans 20 ans, grâce à la chirurgie esthétique, il sera aussi inconvenant d'avoir l'air vieux que d'avoir l'air négligé”* a écrit un praticien... en 1930. Et un autre de parler de bienfait social qui prolonge la jeunesse et la capacité de travail. Quant aux premiers instituts de beauté, il

semble qu'ils datent de 1895 à Paris. Ils sont dirigés par des femmes d'affaires ou des actrices, comme Colette par exemple, Colette qui tout en faisant bouillir de la pâte de coings et presser des concombres pour embellir les clientes de sa boutique leur conseillait de rire si elles en avaient sujet, mais surtout de ne pas pleurer sous peine de voir leur beauté les quitter. Et les bonnes maisons de proposer des appareils à sculpter les corps, des écraseurs, des compresseurs, mais aussi des aplanisseurs et aplatisseurs pour effacer le "crapaud", notre culotte de cheval, ou amoindrir les mamelles ! Les médias s'en étaient fait l'écho en s'en déclarant choqués, ces essais d'amélioration du corps des femmes leur paraissant exhaler un parfum de soufre. La médecine aussi s'en était émue, un médecin professeur au Collège de France s'insurgeait, en 1929, contre ces méthodes où "la chair féminine est happée, broyée, écrasée, triturée", comme elle dénonçait à juste titre certaines crèmes de soins pour leur toxicité.

Ce besoin de masquer, de maquiller sur le visage comme sur le corps les stigmates du vieillissement entre dans une recherche certes individuelle, mais aussi générale, de vivre au mieux les longues années qui s'offrent aujourd'hui. Il est admis que la ménopause n'éteint plus autre chose que la flamme de la fécondité, et non celle de la féminité, et le pouvoir de séduction ne se sent plus soumis au pouvoir de procréation. Peut-être même ce désir de susciter sinon le désir du moins le regard prend-il tout son prix avec le risque, la peur du dernier outrage, l'irréparable, celui de l'invisibilité, la négation.

Ajouter, enlever, modeler, sculpter, pour être plus aimable, pour être vue, regardée, admirée, enviée par les femmes, désirée par les hommes, ou pour soi-même, pour ce Narcisse qui guette dans chaque vitrine de nos rues ?

"Miroir, mon beau miroir, dis-moi que je suis toujours la plus belle !"

La plus belle ? Comment l'être ou le rester si le plus bel ornement, celui qui, au moins autant que la puberté, l'a transformé en femme, devient non plus un atout mais un risque, un danger ? Il s'agit bien là de notre réalité la plus quotidienne : une femme vient nous voir, elle a senti une boule dans son sein, sa mère ou sa meilleure amie vient d'avoir un cancer du sein. Elle a peur, nous aussi. Comment aborder cette situation et qu'a-t-elle de particulier ? Tout et rien, si ce n'est la crainte que nous inspire souvent ce simple geste, ce révélateur, la palpation. C'est notamment ce que je ressens presque à chaque fois, de ma place de gynécologue médicale, qui suis souvent celle par qui le malheur arrive, mais jamais celle qui va tailler dans le vif.

Nous sommes certes tous impliqués dans ce qui va se jouer là, mais à des degrés et dans des registres bien différents. On ne nous dira pas les mêmes choses, et la relation médecin-malade sera tout autre selon que nous sommes l'accoucheur qui a mis ses enfants au monde, le ou la gynécologue qui lui a donné sa première pilule, le spécialiste de renom consulté en urgence ou encore le chirurgien dont on attend qu'il mette en acte toute l'étendue du désastre.

C'est qu'il ne s'agit pas de n'importe quel organe, et vous le savez bien. Dans les multiples fonctions qu'on lui attribue, le sein est sans doute l'organe où réel et imaginaire s'entrecroisent sans cesse. Il se vit tout autant comme stimulant érotique ou comme zone érogène que comme symbole de féminité ou de maternité, il représente tout autant la tendresse que la luxure. Mais cet emblème de beauté, de plaisir, de vie, porte en lui une menace de mort toujours présente dans

l'esprit des femmes. Elles sont terrorisées par cette double menace, celle du cancer qui pèserait sur leur vie et celle de la mammectomie qui mutilerait leur identité corporelle et lèserait à jamais leur image. On comprend ainsi à quel point le sein est un organe hautement présent dans la vie psycho-émotionnelle des femmes, et des hommes. On comprend aussi à quel point les publications qui ne cessent de souligner la responsabilité du THS dans le cancer du sein ont fragilisé la confiance qu'avaient en nous les femmes. Elles savaient bien que tout se paie, mais peut-être pas si cher, leur désir de préserver leur physique et leur moral était-il si choquant, si inacceptable et méritait-il pareille punition ? Un simple rappel à l'ordre, croyez-vous, mais alors à quel ordre ?

Les contes de fées ne sont pas de beaux rêves, ils sont cruels, peut-être disent-ils tout simplement des vérités premières, que seuls les enfants peuvent entendre. La vieille Reine doit s'effacer devant Blanche-Neige, mais quel prince charmant triompherait des labyrinthes et terrasserait les dragons pour une dame d'âge mûr ? Bien sûr, c'est de l'intérieur que vient la beauté de Cendrillon, toute bonté et toute douceur, bien sûr la méchanceté et l'envie de la reine la rendent laide, mais quelques signes extérieurs de beauté ne gâtent rien. Et Sylvie Vartan, dans les années 1970, chantait plus sa jeunesse que sa vertu au sens latin du terme en se promettant : *"Ce soir, je serai la plus belle pour aller danser !"* Quant au prince charmant, pas de problème, il est par définition jeune... donc charmant. Notre société n'est pas loin de ces schémas, transmis depuis des générations. Mais elle conjugue de plus en plus le verbe paraître plutôt que le verbe être, et sur les fameuses autoroutes de l'information circule un message nullement secret, une équation qui n'a plus d'inconnue pour notre culture-pub : **jeunesse = beauté = séduction**.

Alors, comment garder les unes sans l'autre ?

La jeunesse, bien éminemment périssable, s'éloigne d'autant plus que la vie devient plus longue. La jeunesse du cœur, celle de l'intérieur, ne suffit plus à la femme d'aujourd'hui, elle se sait et se veut plus jeune que sa grand-mère et sa mère au même âge : la médecine y a contribué, poussée certes par les femmes elles-mêmes qui ont refusé cette trop fameuse fatalité du fait féminin. Elles veulent plus encore, elles n'acceptent plus que *"leur beauté les quitte alors que leur âme est encore belle"* comme l'écrivait Balzac, mais elles n'ignorent pas que les années se font de plus en plus lourdes, même si elles savent de mieux en mieux garder leurs corps légers. Elles savent aussi que leur équilibre psychique, cet élément capital de leur santé, passe par l'idée qu'elles se font d'elles-mêmes, par cette estime de soi sans laquelle tristesse et absence de désir s'installent. C'est dire l'importance du regard, celui de l'autre et surtout le sien propre, du regard sur le tribut payé par le visage et par le corps à cette addition des années. Addition dont on a toujours peur qu'elle ne se change non en crapaud, comme dans nos contes de fées, mais en soustraction, soustraction de charme donc d'amour. Et voilà les grands mots lâchés, charme et amour, qui ne les désire, qui ne désire être désiré ?

Pour se sentir aimé, il faut avant tout s'aimer soi-même. Il faut peut-être un miroir qui réfléchisse... avant de renvoyer une image par trop difficile à supporter, un miroir sur lequel les fées se seraient un peu penchées. Mais y en a-t-il encore ailleurs que dans nos rêves d'enfant, et la ménopause, label de l'âge féminin, ne fait-elle pas plutôt figure de sorcière dans notre monde qui veut durer sans vieillir et vieillir sans mourir ?

Les effets du temps, Vladimir Jankelevitch nous en avertit : *"Ne vous hâtez donc pas trop de vous réjouir des vertus consolatrices du temps, car au bout du compte c'est la mort qui aura le dernier mot... Le temps qui décolore toutes les couleurs et ternit l'éclat des émotions, le temps amortit la joie*

comme il console la peine... il sèche nos larmes, mais il éteint aussi la flamme de la passion : l'amour se perd dans les sables..."

L'amour se perd dans les sables, voilà bien la grande peur et l'effet redouté. Comment compenser l'usure temporelle ou plutôt comment composer avec les variations que le temps nous impose, comment, malgré les griffures du temps, rester belle à regarder, belle à désirer, belle à aimer ? Si médecine, lois et arts ménagers ont profondément modifié son parcours et son quotidien, si la contraception, les couches jetables, la parité, les machines à laver et le THS lui ont offert un autre temps en cadeau, il n'en reste pas moins vrai que le destin féminin est toujours gouverné par son programme, son temps spécifique avec ses marqueurs, le sang et son rythme. Le temps de la maternité est borné par des repères précis, la puberté qui l'ouvre et la ménopause qui le ferme, ce sont les saisons du corps de la femme. Mais la féminité n'a pas ces limites, la ménopause ne marque nullement sa fin et cela commence à se savoir. C'est là un des atouts majeurs de la femme d'aujourd'hui, si elle y croit et souhaite en faire usage et surtout si notre société occidentale devient capable d'accepter l'âge dans un monde qui, avec la croissance de la longévité et la décroissance de la natalité, lui tend le miroir du vieillissement. Ce miroir tendu aux hommes aussi, avec la promesse d'une sexualité sur laquelle grâce à la médecine, l'âge n'aura pas de prise.

Que nous demandent-elles, au fond, nos patientes, dissimulées ou révélées par leurs mots et leurs corps ? Elles attendent tout simplement de nous que nous leur modelions un visage, que nous leur sculptions un corps autre, celui qui leur apporterait tout l'amour du monde, tous les matins du monde. Leur faire entrevoir une vie libérée de cette quête, quête de modelage et de remodelage, qui est de nos jours une forme de diktat (on n'ose plus employer le mot de terrorisme !) socioculturel, c'est revenir à Hippocrate et oublier un peu la haute technicité et la médecine fondée sur des preuves qui sont d'ailleurs, avouons-le, assez décevantes ici. "Guérir parfois, soulager toujours" est une manière de répondre à la demande de nos patientes, et surtout d'exprimer nos limites (et non les leurs), mais franchement, quand il s'agit d'image, de désir ou d'amour, où peuvent bien être les limites ? Comme l'a écrit Annie Anzieu : "*De la poussée des seins à la ménopause, au travers des règles, grossesses et accouchements, le temps de la femme est sexuel non pas linéaire, statique mais évolutif par les retours et les transformations.*" Transformations, c'est bien le mot pour les idées actuelles des femmes sur leur vie, sur leur désir de présence/absence de leur sang de femme, sur leur sexualité et sur leurs amours, sur ce ressenti plus ou moins conscient d'où découle leur manière de faire confiance à la médecine et à ses propositions sans y voir ni la griffe du diable ni la goutte d'élixir de Jouvence de l'Abbé Sexo.

Alors, l'image de la femme, est-elle si différente en notre tout jeune siècle ? Un puzzle différemment assemblé peut-être ? De toute façon les données de base ne changent pas et les deux genres, le féminin et le masculin gardent leur altérité : le cœur bat bien la mesure pour tous les deux, mais une autre mesure plus ample et plus lente rythme la vie de la femme. Et si c'est toujours de sang qu'il s'agit, ce n'est le même ni dans le symbole ni dans la réalité. La puberté comme la virginité du garçon ne seront pas attestées par le sang, comme si la fille seule devait fournir des preuves, preuves de sa différence, différence de genre autant que de sexe.

Tradition et modernité, de concert avec leurs hommes et pourquoi pas avec des interlocuteurs pour qui les mots aient autant d'importance que les maux, voilà sans doute le bon vent que se souhaitent les femmes pour une heureuse traversée de leur temps et de leurs saisons... en méditant la phrase de Fellini :

"Il n'y a pas de fin, il n'y a pas de début, il n'y a que la passion infinie de la vie." 